



Compte-rendu de la troisième séance du séminaire CEE-CERI
Les sciences sociales en question : controverses
épistémologiques et méthodologiques

WHY AND HOW TO COMPARE : A PLURALIST PERSPECTIVE
DONATELLA DELLA PORTA (EUROPEAN UNIVERSITY INSTITUTE)

20 octobre 2011

Nonna Mayer (CEE-Sciences Po) introduit la troisième séance du séminaire, qui a pour invitée Donatella Della Porta. Professeure de sociologie à l'Institut européen de Florence (IUE), spécialiste des mouvements sociaux et du terrorisme, elle a codirigé avec Michael Keating un ouvrage consacré aux méthodes en sciences sociales, *Approaches and Methodologies in the Social Sciences*, paru aux Presses universitaires de Cambridge en 2008 dans lequel elle a rédigé un chapitre consacré au thème de cette séance, la comparaison. Pourquoi et comment comparer ? Les singularités des phénomènes politiques ne constituent-elles pas un obstacle à la comparaison ? À ces questions, Della Porta apporte une réponse positive et pluraliste : il est possible de comparer et les chemins pour y

parvenir sont multiples. A la suite de la présentation de Della Porta, Guy Hermet (CERI-Sciences Po Paris) et Benoît Rihoux (CESPOL-Université Catholique de Louvain) ont ouvert la discussion qui s'est poursuivie avec l'ensemble de l'assistance.

1. Donatella Della Porta

Quel est l'intérêt d'une démarche pluraliste en méthodologie ? C'est la question initiale posée par Donatella Della Porta. Elle y répond de manière pragmatique, rejetant le modèle américain, en s'appuyant sur son expérience de professeure à l'IUE. La variété des formations que possèdent les étudiants nécessite de ne pas imposer un cadre méthodologique unique. Les conflits entre sociologues et politistes, entre interprétativistes et positivistes, entre qualitativistes et quantitativistes produisent des oppositions stériles et ne permettent pas de véritables échanges¹. Par ailleurs, l'insatisfaction envers les ouvrages existants, notamment celui de King, Keohane et Verba, *Designing Social Inquiry : Scientific Inference in Qualitative Research* (Presses universitaires de Princeton, 1994) a poussé Della Porta et Keating à la rédaction d'*Approaches and Methodologies in the Social Sciences*. À l'inverse de ce qu'affirment King, Keohane et Verba, pour lesquels il n'y aurait qu'un cadre méthodologique unique valable pour les statistiques comme les études de cas, Della Porta, s'appuyant sur une approche déductive et un ensemble de méthodes clairement défini, considère que le chercheur dispose de plusieurs méthodes dont il peut se servir pragmatiquement en fonction des données et des terrains auxquels il doit s'adapter. En outre, l'ouvrage comporte un message plus normatif : le pluralisme est méthodologiquement une bonne chose.

Della Porta présente ensuite les principales étapes d'une recherche : le choix d'un problème, le débat théorique et les références qui y ont trait, la sélection des cas, la conceptualisation, l'opérationnalisation et le choix des méthodes. Il s'agit d'abord de choisir un objet d'étude, avant que de savoir si ce choix devrait être guidé par la question de départ (*problem driven*), le cadre théorique (*theory driven*) ou les méthodes utilisées (*method driven*), Della Porta insiste sur la pertinence de la recherche, sa légitimité, qui se définit par son intérêt même pour ceux qui ne s'intéressent pas au sujet. Ensuite, les choix théoriques et méthodologiques doivent être pris en connaissance de cause, pour que leurs conséquences puissent être contrôlées. Par exemple, le chercheur doit être attentif au choix et au nombre de variables explicatives ainsi qu'aux cas d'études choisis. Le choix d'une

¹ "Partisans articulate their positions with passion and intensity, yet the nature of what divides them is hard to pin down" (Shapiro et al).

étude intensive (un cas d'étude abordé en profondeur) n'a pas les mêmes effets qu'une étude extensive (plusieurs cas d'étude traités moins en profondeur).

Enfin, Della Porta illustre son plaidoyer pour une méthodologie pluraliste par les recherches qu'elle a conduites. Elle rappelle qu'elle a commencé par étudier la violence en Italie, en analysant différentes générations d'activistes, croisant études de cas et données quantitatives. Après son doctorat, elle a poursuivi ses recherches par une approche comparative entre la violence politique de gauche en Italie et en Allemagne. Plusieurs raisons justifient le choix de ces cas : d'une part, leur analogie (*most similar cases*) permettant de mettre en lumière leurs différences ; d'autre part, des motifs personnels – le mari de la professeure est allemand. Puis, Della Porta a étudié la violence politique aux Etats-Unis et au Japon, soit un phénomène similaire mais dans deux contextes politiques radicalement différents. Puis, les attentats du 11 septembre 2001 l'ont conduite à s'intéresser à des formes différentes de terrorisme (religieux, ethno-nationaliste) pour ensuite comparer ces différents phénomènes (la violence de l'extrême gauche et de l'extrême droite). Quel que soit l'objet, l'objectif est toujours de produire une explication cohérente du phénomène étudié. Au total, il lui semble qu'il faut renoncer aux explications totalisantes et privilégier les comparaisons binaires.

2. Guy Hermet

Guy Hermet (CERI-Sciences Po Paris) ouvre le débat en disant son accord avec le caractère « compréhensif » d'une méthodologie pluraliste ainsi présentée, mais pas avec son caractère « *comprehensive* » (exhaustif). Il explique ce désaccord par son attachement à l'idée de paradigme telle qu'elle a été développée par Thomas Kuhn (cf. *The Structure of Scientific Revolutions*, 1996) ainsi que par son scepticisme quant à la possibilité d'une réelle collaboration entre chercheurs spécialisés sur leur objet.

Selon lui, il n'est possible de comparer que des « faits faibles » c'est-à-dire des phénomènes politiques et sociaux qui peuvent être quantifiés. L'étude statistique sur *Le Suicide* réalisée par Emile Durkheim en est une illustration. L'analyse de l'abstention en est une autre. Il est difficile de comparer autre chose que des phénomènes quantifiables, chiffrés, comme des données électorales simples ou des données démographiques. L'ancien directeur du CERI va plus loin en considérant qu'il est dangereux de se fonder sur des « faits faibles » pour construire des théories générales comme le fait Ronald Inglehart dans son ouvrage sur les processus de modernisation et de post-modernisation dans pas moins de 43 sociétés (cf. *Modernization and Postmodernization : Cultural, Economic and Political Change in 43*

Societies, 1997). Etablir des comparaisons de cette manière revient à s'exposer à des simplifications. Par exemple, Hermet juge fallacieux de considérer les Pays-Bas comme un pays « protestant », rappelant à cette occasion la distinction fondamentale entre calvinistes et luthériens.

Ensuite, il insiste sur la difficulté de collaborer dans la mesure où les mots ont des sens différents d'une langue à une autre. La question de la compétence linguistique est centrale pour un comparatiste qui devrait être en mesure de manier plusieurs langues. Enfin, Hermet défend une approche analytique plutôt que descriptive de la méthode comparative, préférant les études intensives (petit *n*) aux recherches extensives (grand *n*). Il s'agit de choisir peu de cas que l'on peut étudier en profondeur. Par ailleurs, il favorise l'étude des cas les plus éloignés possibles (*most dissimilar cases*) tant pour les variables que pour les manifestations du phénomène. On peut alors en arriver à se demander ce qui fait l'intérêt de la recherche : son objet d'étude ou les variables qui expliquent le phénomène étudié ?

Finalement, Hermet conclut en considérant que vouloir « comprendre » ou « expliquer » un phénomène politique n'est pas très différent, l'important est de chercher le début d'une explication sans croire en la possibilité d'aboutir – en somme, d'avoir conscience de ses limites. Et il encourage à éviter deux pièges, celui du surplomb et celui de l'enfermement dans un seul pays.

3. Benoit Rihoux

Benoit Rihoux poursuit la discussion en rappelant d'abord que les positionnements épistémologiques et méthodologiques d'un chercheur sont fortement déterminés par ses expériences de recherches. La perspective comparatiste pluraliste défendue par Della Porta et Keating permet de poser les fondamentaux méthodologiques et épistémologiques en mettant en ordre les différentes approches disponibles, à l'inverse du menu fermé et imposé proposé par King, Keohane et Verba (1994).

La définition rigide et restrictive de la notion d'inférence, conçue uniquement comme une inférence statistique, que donnent ces trois auteurs constitue l'une des principales limites de l'ouvrage de King, Keohane et Verba (1994). Selon Rihoux, il est nécessaire d'« assouplir », d'« étirer » (*stretching*) la notion d'inférence en considérant que les sciences sociales sont – certes pas seulement – avant tout des sciences de l'observation (imparfaite) du monde réel. Il est ensuite possible de dépasser cette dernière pour penser le non observé. Pour ce faire, le chercheur dispose de différents types de méthodes comparatives utilisées comme forme

d'expérimentations indirectes pour penser des situations proches². Par ailleurs, les sciences sociales étant des sciences sociales du raisonnement et de l'esprit, il est possible d'avoir une approche plus déductive (*theory driven*) ; il est toutefois nécessaire que la politique comparée s'ancre dans l'observation pour éviter que les théories soient trop en décalage.

A la différence de Della Porta, il semble toutefois à Rihoux qu'il existe de vrais « clivages » méthodologiques – au sens rokkanien du terme, un axe structurant entre les tenants des études de cas (*cases*) et des variables explicatives (*variables*). Il s'agit de deux conceptions des sciences sociales qui s'opposent : d'un côté, la science de la découverte, c'est-à-dire la science de l'ensemble, le holisme, de l'autre, la science de l'expérience, soit la science sociale analytique, celle des parties. King, Keohane et Verba (1994) ne peuvent pas penser les études de cas, parce qu'ils ne peuvent pas se détacher des variables (*data set observations*). Ils ne conçoivent pas la science ainsi. Pour eux, faire des découvertes scientifiques à partir de l'observation, de l'expérience concrète, par l'analyse des processus n'est pas envisageable.

Enfin, Rihoux affirme l'intérêt du « pluralisme pragmatique » développé par Della Porta mais si et seulement si, le chercheur en a les compétences c'est-à-dire s'il maîtrise véritablement les différentes méthodes. Rihoux rejoint Della Porta sur l'idée que le danger réside dans une éventuelle surdétermination de l'objet de la recherche par la méthode (*method driven*), celle-ci influençant fortement le type de questionnement. Finalement, Rihoux préconise trois pratiques de recherche. *Primo*, il invite le chercheur à se montrer opportuniste dans ses choix méthodologiques. En fonction des contraintes (temps, compétences, données), le chercheur se saisit de l'instrument approprié dans sa boîte à outils méthodologiques. *Secundo*, le séquençage des méthodes est une manière de faire du pluralisme pragmatique, de façon moins compliquée qu'une méthodologie mixte (*mixed methods*). Il s'agit de découper une recherche en deux ou trois temps correspondant à autant de méthodes. *Tertio*, Benoit Rihoux, à l'inverse de Guy Hermet, encourage la recherche collective dans la mesure où il est tout aussi difficile de maîtriser différentes méthodes que différentes cultures et plusieurs langues. Il donne l'exemple d'une équipe de recherche (il s'agit de celle d'Elinor Ostrom, prix Nobel d'économie 2009) qui a travaillé sur l'action collective dans le golfe du Mexique en s'appuyant d'une part sur des modélisations très poussées (économétrie) et d'autre part sur un travail ethnographique, en se posant une question : qu'est-ce qu'un

² À plusieurs reprises, Rihoux a fait référence à la méthode comparative « QCA » (*Qualitative Comparative Analysis*), développée par Charles Ragin (*The comparative Method*, 1987), méthode intermédiaire entre approches « quali » et « quanti », qui consiste à comparer de manière formalisée même à partir d'un petit nombre de cas.

chercheur peut apprendre de plus sur son objet d'étude avec une autre méthode en termes de découvertes scientifiques ?

Succinctement, Della Porta apporte quelques éléments de réponse. D'abord, elle confirme, à la suite de Guy Hermet, que les études extensives (*large n studies*) ayant pour objet des États ne doivent pas être confondues avec celles qui portent sur des individus ? Ensuite, elle se dit convaincue de l'intérêt scientifique de comparer des objets très différents (*most dissimilar cases*) pour dépasser les études régionales (*area studies*) qui ont eu tendance à renforcer certains stéréotypes. Il s'agit *in fine* d'être en mesure de mettre en exergue les similarités entre les phénomènes. Enfin, Della Porta répète qu'elle ne pense pas qu'il existe un clivage épistémologique entre les chercheurs privilégiant des méthodes qualitatives et ceux préférant des outils quantitatifs. Elle rappelle qu'il n'est pas rare que des chercheurs qui s'appuient sur des études de cas, se servent également de données quantitatives, ce qui la conduit à évoquer des arbitrages plutôt que des clivages.

La discussion s'est poursuivie avec la salle autour de différentes questions sur la « triangulation méthodologique », la façon d'articuler la méthode comparative et le niveau d'analyse, ou encore la manière d'évaluer le caractère singulier, spécifique des phénomènes étudiés.